

## LES CAUSES

La cause immédiate de la famine, tout le monde la connaît : ce fut l'extraordinaire sécheresse de cet été. Pas une seule goutte d'eau, pendant cinq mois, sur les champs ensemencés. Une chaleur devenue si intense qu'à perte de vue, dans toute la région de la Volga, la terre se recouvrit d'une croûte noire de plus d'un demi-mètre de profondeur et toute crevassée. « Le pays de la terre noire » dit désormais l'expression populaire pour désigner cette contrée qui fut autrefois la plus fertile de toute la Russie.

Si l'on veut aborder les causes plus lointaines, il convient de ne pas oublier que c'est précisément ce pays qui fut le théâtre des opérations militaires dirigées contre la Russie par l'Entente, lui qui vit le début de la révolution tchéco-slovaque, lui qui fut le point de concentration des troupes de Denikine, lors de son avance en 1920, lui qui servit de refuge aux débris des armées blanches et aux pillards qui leur faisaient cortège.

En troisième lieu, le recrutement occasionné par la guerre polonaise vint diminuer considérablement le travail de la population agricole, dans cette région, et eut pour résultat immédiat de rétrécir, dans les proportions que voici, la surface cultivée. En 1916, cette surface s'élevait encore à 92 déciatines par 100 habitants. Elle tomba en 1921 à 58 déciatines par 100 habitants, réduite ainsi de 37 0/0.

La diminution du bétail d'attelage (on comptait 26 têtes par 100 habitants en 1916 contre 14 en 1921, soit un amoindrissement de 46 0/0), contribua, en outre, grandement, à l'appauvrissement de la récolte.

Un autre facteur — et celui-ci compte parmi les plus importants — fut l'usure et l'insuffisance des instruments aratoires. Aucune charrue n'ayant été importée en Russie pendant la guerre et pendant la durée du blocus, 40 0/0 des charrues sont absolument hors d'usage.

Ce dont il faut tenir compte, enfin, c'est de la qualité des semences employées. Celles-ci n'ayant pas été renouvelées, ne pouvaient fatalement produire cette année — même si la température avait été normale — que la moitié de la récolte ordinaire.

## CE QUE FUT LA RECOLTE

Ainsi menacée, ainsi frappée, la terre ne donna en moyenne que 11 pouds 2 de blé par déciatine (1), ce qui, déduction faite du grain nécessaire à l'ensemencement, équivaut à un taux de 3 pouds par habitant. Pour bien comprendre la signification effrayante de ces chiffres, il faut se référer aux statistiques agricoles établies en Russie avant la guerre, qui estimaient à 10 pouds par tête, le chiffre de famine. La moitié de ce chiffre n'est même pas atteinte ! Il faut aussi faire observer que, dans la réalité, cette maigre récolte ne fut pas répartie d'une façon aussi régulière que semble l'indiquer la statistique : Il y eut des districts entiers (ceux, particulièrement atteints, de Samara, ainsi que la commune allemande du Gouvernement de Saratoff) où elle s'éleva à peine à 8 pouds par déciatine !

(1) 1 poud = 16 k. 38.  
1 déciatine = 1 hectare 0925.

## LA PANIQUE

Ce qui se produisit, alors, aux premiers signes du désastre ce fut une véritable panique. Par grandes masses épouvantées, les populations quittaient leurs champs brûlés et leurs isbas sans pain, et il fallut toute l'énergie du Gouvernement des Soviets pour ramener les fuyards, distribuer les premiers secours, faire les premières répartitions pour les semences d'hiver, effort énorme, et que l'état des transports, usés, démolis par la guerre, rendait plus difficile encore !

## PREMIERES MESURES DES SOVIETS.

## PREMIERS EFFORTS DU PEUPLE RUSSE

En même temps, avec une énergie dont seul un gouvernement sorti du peuple, puisant ses forces dans le peuple, est capable, le Gouvernement soviétique organisait la lutte. Un vaste plan de travaux publics pour les contrées atteintes fut élaboré, mis à exécution ; partout, partout, des quêtes furent faites pour les victimes de la Volga ; tandis qu'un impôt alimentaire était décrété et perçu, spontanément et par millions, les ouvriers russes rassemblaient leurs ultimes ressources pour en faire don aux affamés ; avec une franchise que seul un gouvernement populaire peut avoir les journaux répandaient la sinistre nouvelle et la montraient dans son immensité ; dès le mois de juillet, une Commission Centrale de Secours était formée par le Comité Central Exécutif panrusse. Le 1<sup>er</sup> septembre, 12 millions 141.000 pouds de semences étaient envoyés dans le Sud-Est. Le 15 septembre 475.000 personnes étaient évacuées, 27 trains sanitaires fonctionnaient journellement, affectés au transport des enfants et, au début d'octobre, le nombre de ces trains s'élevait à 40. Des réfectoires, des cuisines roulantes, des asiles d'enfants s'installaient partout, l'armée rouge elle-même prélevait sur ses ressources, envoyait, le 30 août, 73 millions de roubles, et des milliers de pouds de pain, de gruau, de poisson. Les ouvriers de la presse publiaient un journal consacré aux secours aux affamés. En même temps, on travaillait à l'ensemencement des pommes de terre, à la sauvegarde méthodique du bétail ; de grands travaux d'assainissement et d'approvisionnement en bois, se préparaient, s'exécutaient, tandis que de jour en jour, avec une acuité croissante, l'attention des autorités soviétiques et de la Commission Centrale de Secours se tournait vers le problème le plus brûlant : l'organisation de l'alimentation des affamés.

## LES EPIDEMIES

Très tôt, les épidémies furent signalées. Le choléra d'abord. Un seul exemple : à Rostoff, sur le Don, on compta au début 2 à 300 cas de maladie par jour. Là encore, la lutte du gouvernement fut héroïque. Toute la population fut mobilisée, on vaccina en masse et l'on établit des quarantaines si sévères qu'on parvint à enrayer le fléau. Mais si le choléra ne présente plus, à l'heure qu'il est, de danger réel, le typhus éruptif, le typhus abdominal, le typhus à rechute, l'hydropisie (mortelle chez les enfants), la dysenterie et le scorbut surtout font des progrès épouvantables.

## COMMENT ON MEURT DE FAIM

Des détails ? J'extrait — et au hasard, car elles s'égalent dans l'horreur — quelques paroles parmi les descriptions et les dépositions des témoins, non sans faire observer qu'elles n'émanent pas de sources communistes, mais des délégués des Organisations étrangères de secours, le Congrès ayant réuni les représentants de toutes les Sociétés venant en aide aux Affamés (Comité de Secours du D<sup>r</sup> Nansen, Croix-Rouge International, Comité International de Secours aux Enfants, Comité Académique de Secours, Bureau International des Associations Professionnelles, etc., etc.)

Laissons parler M. R. Spasski, délégué de la Société russe de la Croix-Rouge :

« Je reviens de Samara. Raconter ? Décrire ? Il n'y a pas de paroles pour dire ce que j'ai vu. Horreur ? Cauchemar ? Ces mots sont bien trop faibles ! Je suis arrivé à midi dans la campagne Semeikino, le village était à moitié vide, les paysans étaient partis. Où ? — N'importe où : à l'aventure. Je suis entré dans la première maison venue et j'ai parlé à la maîtresse de la maison. « Regardez mon enfant », me dit-elle. Je regardai : c'était horrible à voir ! Horrible ? Ah ! il devrait y avoir un autre mot, mais le langage humain n'en a pas de semblable. Le ventre était énorme, les pieds étaient deux coussinets, et dans la toute petite figure, ridée, bleue, déjà morte, deux petits yeux enflés, bordés de rouge, coulaient, coulaient... Il paraissait n'avoir pas de poitrine, n'être qu'un ventre monstrueux. Trois ans et demi. Je le pris dans mes bras : Il ne pesait certainement pas dix livres.

— Les deux aînés sont morts, dit tranquillement la paysanne. Et celui-ci... Je ne sais pas ce qu'il faut en faire : Il ne meurt pas ! Il faudra peut-être que je le tue... »

« Jamais, jamais, je n'oublierai comment ces paroles furent prononcées. Elles furent dites avec une simplicité et une tranquillité extraordinaires.

« Dans une isba voisine, une femme avait coupé la tête de son enfant à coups de hache. « On l'a enterré hier », me dit, du même ton tranquille, une vieille femme, et, comme je semblais ne pas comprendre : « Mais que voulez-vous donc que nous en fassions, de nos enfants ? De toute façon, nous savons qu'ils mourront. Nous le savons. Il n'y a pas longtemps, il y avait le choléra. Au moins, avec le choléra, cela va vite, on ne les voit pas souffrir pendant des semaines... Mais à présent, on dit qu'il n'y a plus de choléra !... » Elle abattit ses bras d'un grand geste impuissant.

« La campagne est plongée dans un calme effrayant. Le calme : c'est ce qui caractérise la famine ; je dirais même le silence. Un silence qu'on ne peut pas imaginer, un silence de cauchemar. Aucun bruit, presque pas de mouvement, une résignation, une soumission surhumaines. Chaque village est prêt à mourir tranquillement ; on n'entendra aucun murmure, ils ont compté les jours, ils ont calculé les délais : « Dans quinze jours, il n'y aura plus d'herbe à manger ; nous pouvons traîner comme ça jusqu'au commencement de novembre, nous commencerons à mourir en décembre, et vers Noël nous serons tous dans la tombe. »

« Nous avançons. Tout le monde parle à voix basse. Ce calme, ce silence ont quelque chose de solennel. Mes com-

pagnons et moi, sans raison, nous nous découvrons, nous le faisons instinctivement : nous ressentons le sentiment qu'on a dans la maison d'un mort. Devant nous, la plaine russe s'étend. A l'horizon, la Volga. Tout est noir à l'entour. Partout, partout où la vue peut atteindre, c'est un désert aride et noir, pas un brin d'herbe, des champs rasés. Tout ce qui se trouvait sur le sol, tout ce que les hommes ont semé, tout est brûlé. La terre elle-même est brûlée à presque un mètre de profondeur, émietée, pulvérisée ; quand on marche, les pieds s'enfoncent dans cette poudre de terre noire... Vous qui n'avez pas vu, qui n'avez pas vécu cela, vous ne pouvez pas, je vous assure que vous ne pouvez pas, vous imaginer... »

Un délégué des Quakers, M. Colterel, revenant de la région de Busuluk, montre le pain que, dans certains endroits (presque partout, on en est complètement dépourvu), on donne à manger aux enfants. C'est un mélange fait avec la peau des chevaux morts, des glands broyés et de la terre glaise. Il énumère les villages qu'il a traversés et où il a vécu pour y installer des secours :

« Ici, dit-il, c'est un petit village de 40 familles. 400 habitants en tout. Lorsque je suis parti, 320 étaient morts. A l'heure qu'il est, le village doit être vide. Cinquante cinq verstes plus loin, se trouve un bourg de 9.000 habitants. 150 sont morts en septembre, 1.000 en octobre, 1.500 en novembre et presque autant depuis le début de décembre. Combien sont-ils à l'heure qu'il est ?... Tout autour de Busuluk, les morts de froid, les morts de faim sont étendus par terre, on peut marcher dessus, ils sont dépouillés de leurs vêtements car les vivants s'en sont couverts... De temps en temps, passe une charrette qui les ramasse pour les déverser pêle-mêle dans un énorme trou creusé au milieu du cimetière.

« Dans la crèche de la bourgade, où 700 enfants se trouvent entassés, 35 meurent par jour ; les vivants et les morts restent pendant des jours et des nuits dans le même lit, jusqu'à ce que la gardienne vienne faire son tour, tâtant les petits corps, enlevant les cadavres, laissant derrière elle les pauvres petits autres attendre docilement la mort.

« Je me souviens de ce qui m'arriva, quand je quittai la crèche. Je vis, non loin de moi, un enfant de 4 à 5 ans s'éloigner en courant dans la direction de la campagne. Je parvins à le rattrapper : — Où donc vas-tu ? L'enfant tremblait, il avait l'air d'une petite bête prise au piège. — Je ne veux plus y retourner ! balbutia-t-il en désignant la crèche, je me suis sauvé : laisse-moi me sauver !... Et comme je l'interrogeais : — On vient tous les jours en chercher pour en emmener au cimetière, dit-il, on nous emporte les uns après les autres... ç'aurait été mon tour, moi je ne veux pas aller au cimetière, et alors... je me suis sauvé... »

« La région d'où je viens compte 600.000 habitants. En apportant la plus extraordinaire célérité dans l'envoi des secours, — même en les apportant demain — on ne les sauverait pas tous. 400.000 seulement peuvent être arrachés à la mort, les deux cent mille autres sont déjà condamnés !

« Les paysans m'ont dit : « Tout ce qu'on nous donnera, nous serons en mesure de le rendre. Qu'on ne fasse que nous prêter, mais qu'on comprenne qu'il s'agit d'une catastrophe naturelle, que cette terre est la plus riche du monde, que nous ne demandons qu'à travailler pour rembourser ce qu'on nous